

6. Erreurs de réflexion

Contenu

6. Erreurs de réflexion.....	77
6.1 Le concept de "fallacy" (erreur)	77
6.2 Ignoratio elenchi, un sophisme.....	80
6.3 Raisonnement sur les circuits	82
6.4 Critique sur une "dernière raison"	86
6.5 Paradoxe	90
6.6 Le paradoxe comme arrière-pensée invraisemblable.....	93
6.7 Argument ad hominem.....	96
6.8 Termes de connexion.....	98
6.9 Similitude et cohérence	99
6.10 La cohérence n'est pas la similitude.	100
6.11 Névrosé et jugement sain	102
6.12 Concepts inconscients	103
6.13 Le fait et sa preuve	105
6.14 Méthode sceptique.....	106
6.15. Ce chapitre résume :	108

6.1 Le concept de "fallacy" (erreur)

Les erreurs de pensée conduisent à des raisonnements erronés. Pourtant, ces raisonnements erronés ont parfois l'apparence de la vérité. Les erreurs de raisonnement peuvent être intentionnelles ou non. Il n'est pas toujours facile de les repérer.

Une erreur potentiellement involontaire :

"Les expériences paranormales n'existent pas parce que je n'en ai jamais eu". Cette affirmation part du principe, dissimulé et non prouvé, que ce qui ne fait pas partie de l'univers d'expérience de l'orateur n'existe donc pas.

Nous réécrivons ce raisonnement sous forme de syllogisme, de sorte que le non-dit est désormais exprimé. Comme nous l'avons déjà mentionné (5.3), les expressions linguistiques sont ici plus volumineuses, mais la logique appliquée est plus claire.

- Ce qui ne fait pas partie de mon monde d'expérience n'existe pas.
- Les expériences paranormales ne font pas partie de mon monde d'expérience.
- Les expériences paranormales n'existent donc pas.

En tant que syllogisme, le raisonnement est concluant : à partir de la phrase prépositionnelle donnée, le raisonnement logique se poursuit. Ceci est plus clair, par exemple, dans la formulation conditionnelle :

- Si, ce qui n'appartient pas à mon expérience, n'existe pas,

- Et si les expériences paranormales ne font pas partie de mon expérience,
- alors les expériences paranormales n'existent pas.

Il s'agit peut-être d'une erreur délibérée :

Prenons un exemple fictif et humoristique : Un négociant en alcool déclare : "Dans un quart des accidents mortels, le conducteur avait bu de l'alcool, et dans trois quarts des accidents mortels, le conducteur avait pris du café. Vous êtes donc beaucoup plus en sécurité sur la route si vous buvez de l'alcool plutôt que du café".

La tromperie réside dans le fait que des chiffres erronés - ceux des accidents - sont comparés à ceux des consommateurs d'alcool et de café.

Clarifiez : Sur cent buveurs d'alcool, par exemple, dix peuvent être impliqués dans un accident de voiture mortel. Sur cent mille buveurs de café, par exemple, trente sont impliqués dans un accident de voiture mortel. Il y a donc bien quarante accidents mortels, dont un quart est causé par des consommateurs d'alcool et trois quarts par des buveurs de café.

Ce qui importe, en revanche, c'est de comparer le nombre de consommateurs d'alcool qui ont un accident avec le nombre de buveurs de café qui ont un accident. Si l'on reprend l'exemple précédent, 10 % (10 sur 100) des consommateurs d'alcool provoquent un accident mortel, alors que ce chiffre n'est que de 0,03 % (30 sur 100 000) pour les buveurs de café. Et ces derniers chiffres ne permettent donc absolument pas de dire que l'on est plus en sécurité sur la route avec de l'alcool qu'avec du café. Au contraire.

Paralogisme / sophisme. Ch. Lahr, *Cours*, 607, n. 1, dit qu'un paralogisme est un sophisme inconscient et qu'un sophisme est un sophisme accompli consciemment. Ainsi, le raisonnement sur les expériences paranormales ci-dessus est un paralogisme, le raisonnement sur les accidents de voiture est un sophisme. Lahr le mentionne dans une petite note de bas de page, mais compte tenu de l'émergence du matérialisme depuis 1950, cette distinction devient tout à fait d'actualité.

Selon la vision classique, bien que la conscience et l'activité cérébrale soient liées, la conscience reste un concept très différent et plus large qu'un "simple" sous-produit du fonctionnement exclusivement physique du cerveau. Certains points de vue matérialistes contemporains soutiennent que la conscience n'est qu'un "épiphénomène" ou un phénomène d'accompagnement de notre activité cérébrale. Dans ce cas, cependant, la distinction entre pensée consciente et inconsciente perd sa raison d'être ou son fondement. En effet, la

conscience, en tant que simple épiphénomène, n'exerce alors aucune causalité sur le comportement. Nous l'expliquons plus en détail.

La dissonance cognitive. Un modèle concret. Jef a passé trois mois à construire une aile supplémentaire à sa maison. D'après les passants, elle est affreuse. Mais sur la base de la "dissonance cognitive" (comprenez : ce qu'il se dit à lui-même), Jef pense qu'elle est très réussie. Daniel Dennett (1942/2024) est un philosophe sceptique américain qui s'intéresse aux questions de conscience, de philosophie de l'esprit et d'intelligence artificielle. Il est notamment connu pour son ouvrage *Consciousness Explained (La conscience expliquée)*. Dennett et ses penseurs soutiennent que nous excrétons notre pensée "comme un escargot excrète sa bave". Par analogie (penser/excréter de la bave), selon notre logique naturelle, il y a beaucoup plus de différences que de similitudes entre l'homme et l'escargot, mais Dennett et ses disciples voient exactement le contraire : pour eux, il y a beaucoup plus de similitudes que de différences. Et ce, parce que notamment la conscience, selon eux, ne fait qu'accompagner, et non causer. D'emblée, un sophisme (conscient ou inconscient, peu importe) n'est qu'une forme de traitement de l'information qui "ne correspond pas" aux données (data) à traiter. La conscience guide ce traitement de l'information, mais c'est tout ce que signifie la conscience.

Le détecteur de mensonges. Le "mensonge" est défini depuis l'Antiquité comme "le fait de dire sciemment une contre-vérité". Quiconque ment commet une erreur, qui plus est consciente. Un détecteur de mensonges tel qu'il est utilisé, par exemple, dans les centres judiciaires (non sans contradiction) présuppose que les changements dans le rythme de la respiration (dans la poitrine et l'abdomen), la transpiration et les changements dans le rythme de la pression sanguine dans les doigts trahissent qu'un mensonge conscient est en train d'être vendu. La "croyance" en la valeur diagnostique du détecteur place la conscience au premier plan, non seulement en tant que phénomène d'accompagnement, mais aussi en tant que cause, déclenchant des effets physiologiques. Ceux-ci sont matériellement testables. En effet, ceux qui ne mentent pas ne présentent pas ces phénomènes d'orientation matériellement vérifiables. Même si les rénovations de la maison de Jef paraissent archaïques à presque tout le monde, elles restent belles pour lui. Reliez-le au détecteur et demandez-lui si sa maison est belle, sa réponse affirmative ne révélera pas un mensonge. Jef est de bonne foi et n'en sait pas plus.

Nous évoquons la dissonance cognitive et le détecteur de mensonges parce qu'ils permettent à la fois à la conscience de se manifester indéniablement et, en théorie, de ne pas atteindre son plein potentiel. La dissonance et le détecteur montrent tous deux qu'il existe une distinction entre l'erreur inconsciente et l'"erreur" consciente. Les deux ont une conséquence et sont causales, mais d'une manière distincte.

Logique et morale. Traditionnellement, les gens font la distinction entre "une conscience errante" et "une mauvaise conscience". La conscience errante "veut bien faire" mais "ne sait pas mieux faire", tandis que la mauvaise conscience "ne veut pas bien faire" et "sait mieux faire". On peut voir l'analogie avec la paire "paralogisme" et "sophisme". Une conscience errante est un paralogisme en matière de conscience, et une mauvaise conscience est un sophisme en matière de conscience. Toutefois, si l'on considère que la conscience n'est qu'un épiphénomène, la distinction éthique entre une conscience errante et une mauvaise conscience devient également caduque. En effet, dans cette optique, la conscience n'est qu'un phénomène d'accompagnement et non de causalité.

La logique naturelle honore l'axiome d'identité. "Ce qui est (ainsi) est (ainsi)", non pas comme un "faire" (une "construction") mais comme une "forma" (une "essence"). Elle n'est pas constructiviste mais essentialiste (comme on dit maintenant). Elle compte avec la réalité rencontrée comme une donnée. Ce qui est requis ici, c'est que celui qui reconnaît le donné l'affirme aussi honnêtement et avec respect pour tout ce qui est. Mais celui qui introduit l'honnêteté et le respect introduit la moralité. La conscience commence avec le donné et son affirmation. Qu'il y ait "dissonance cognitive" et "fausseté" signifie seulement que l'affirmation de ce qui est n'est pas simple, en partie à cause des situations et des passions. Mais alors agir logiquement est déjà minimalement et essentiellement une question de conscience, et agir en conscience est une question de logique : seul le consciencieux agit logiquement, c'est-à-dire avec une raison ou un motif suffisant (ce qui actualise l'axiome de la raison), tandis que le sans scrupule n'a pas de raison suffisante pour justifier son comportement. Car entre le pur savoir que quelque chose est ou est ainsi, et le fait de s'en réjouir et de reconnaître que c'est (ainsi), il y a parfois un abîme. L'abîme du mensonge conscient ou du refoulement inconscient et subconscient.

Cela suppose que ce qui est est inviolable quelque part en tant que vérité. Il "peut" ne pas être violé, même en tant que vérité, bien qu'il "puisse" être violé par un comportement qui ne peut être justifié.

6.2 Ignoratio elenchi, un sophisme

La logique repose sur une structure de base (1.1), à savoir une tâche ($GG \wedge GV$) qui appelle une solution (OPL). "Ignoratio elenchi", ignorance du donné, signifie que les arguments avancés ne se rapportent pas réellement à la proposition, que l'on raisonne à côté du donné. Le donné et le demandé ne sont pas compris, on se méprend sur ce qu'il faut prouver. On raisonne en dehors de ce qui est demandé. Ou, pour reprendre les mots de Saint Augustin "Ils courent bien, mais en dehors de l'hippodrome".

Caractéristique générale. L'"Ignoratio elenchi" ne raisonne pas sur le GV proprement dit, mais sur ce qui lui ressemble ou lui est apparenté. On raisonne donc de manière purement associative. Comme on l'a déjà dit dans le sens de la valeur topologique (2.8), on a une association si, étant donné a, on pense à un b donné ou si, étant donné a, on sent le b donné. On dit alors que b est une association de a. Ainsi, une mère peut éprouver une grande sympathie pour quelqu'un qui ressemble à son fils. De même, un amoureux peut chérir l'écharpe de son amoureuse de manière attachante, en raison de son lien. L'écharpe est liée à l'être aimé et s'y réfère. Il y a une sorte de transmission de sens, à laquelle la raison et le sentiment ne sont pas du tout indifférents.

Exemples :

- Pour prouver qu'il est impossible que des jugements contradictoires soient vrais en même temps, on raisonne ainsi : "Les scientifiques et les croyants se livrent un combat incessant dont le résultat est que les uns et les autres essaient de rendre vraies des propositions contradictoires, des propositions qu'il est impossible de rendre vraies en même temps". On associe "contradiction", ou "être incohérent" à "combat mutuel".

- Ch. Lahr, *Cours*, 699, cite : quelqu'un est accusé d'un grave faux en écriture ; son défenseur prouve avec brio qu'il est un homme irréprochable en tant que fils, mari et collègue. Ces attributs, bien que liés à l'accusé, sont substantiellement distincts de l'accusation proprement dite. Au fait a, le faux en écriture, le défenseur associe le fait b, les bonnes qualités de l'accusé. Toutefois, ces qualités ne sont pas liées au crime proprement dit et ne sont donc pas pertinentes.

- Copi *Introduction to Logic*, New York / Londres, 1972-4, 85f, citations : une personne est accusée de meurtre ; l'avocat de la partie adverse fait valoir qu'un meurtre récent dans la région est "une chose intolérable et terrible". Il entre dans l'association de similitude : les deux meurtres peuvent se ressembler ou sembler se ressembler, mais cette similitude n'est pas une preuve de culpabilité dans le second cas.

- Copi cite un texte du Honolulu Advertiser (22.11.1969, B-1). Kenneth Robinson alors ministre britannique de la santé, a déclaré devant le Parlement britannique que la scientologie (Note : fondée par Ron Hubbard (1911/1986)) était "potentiellement nuisible" et "une menace potentielle". Elliot, le représentant local de l'Église de Scientologie à Honolulu, s'est inscrit en faux : "Je crains que M. Robinson n'ait été victime de deux récentes dégradations et que, par conséquent, il n'ait pas été en mesure de s'acquitter de ses responsabilités. subi deux dégradations récentes et, de plus, ait été silencieusement renvoyé de l'Administration Wilson (...) au cours des dernières semaines". Tout d'abord, le scientologue utilise un "argumentum ad hominem", c'est-à-dire un raisonnement qui exploite la faiblesse de l'adversaire (voir 6.6.).

On notera ensuite qu'il s'agit là encore d'un raisonnement de pure cohérence : les faiblesses de Robinson sont Les faiblesses de Robinson lui sont certes imputables, mais sont clairement en dehors de "l'enjeu", c'est-à-dire du GV, à savoir que le scientifique devait prouver que la science n'est ni "potentiellement nuisible", ni "potentiellement menaçante".

Conclusion. Pour la énième fois, il apparaît que les relations de base de la logique naturelle, la similitude et la cohérence, jouent un rôle prépondérant dans les raisonnements : les raisonnements valides comme les raisonnements ... le raisonnement non valide.

6.3 Raisonnement sur les circuits

Petitio principii. Il s'agit d'une première forme de raisonnement circulaire. Une petitio principii est un sophisme dans lequel ce qui est prouvable est déjà considéré comme acquis. La conclusion n'est alors qu'une répétition de l'une des prépositions. Elle est déjà contenue dans la phrase prépositionnelle de manière explicite ou plus cachée. Le schéma général du raisonnement circulaire peut être représenté par une sorte de variante de l'axiome d'identité et de raison de la logique : "C'est (ainsi), parce que (parce que) c'est (ainsi)". Si le même terme est utilisé, l'erreur est évidente. Ainsi, par exemple : Tous les clowns rient, donc tous les clowns rient.

Ou encore : "L'opium est un inducteur de sommeil parce qu'il provoque le sommeil". Un peu plus difficile est l'erreur d'utiliser des synonymes : "L'opium est un somnifère parce qu'il provoque la somnolence". Somnolence comme synonyme de "somnolence". Des erreurs de pensée similaires se retrouvent dans les affirmations suivantes : "Je ne suis pas un voleur, donc je ne l'ai pas pris" ; "Je donne les ordres ici parce que je suis le patron" ; "Il dit la vérité, parce qu'il ne peut pas mentir" ; "Bien sûr que je veux le dire, parce que je ne veux pas le cacher" ; "L'âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle". Le fait d'être "incorporel" est déjà propre à l'âme. Une telle reformulation permet de la clarifier : "L'incorporel dans l'homme ne meurt pas. Raison : il est incorporel". Un raisonnement circulaire est également caché dans : "Les serpents venimeux sont utiles parce qu'ils nous fournissent des antidotes contre les morsures de serpent".

Circulus vitiosus.

Un circulus vitiosus est également un argument circulaire et consiste en une double petitio principii. Il contient donc un double sophisme. On veut "prouver" deux jugements en affirmant d'abord l'un comme prouvé, puis l'autre.

Ainsi : comme première petitio principii : "L'âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle".

Et comme deuxième petitio principii : "L'âme est incorporelle. Raison : elle ne meurt pas".

Dans la Bible, 2 Tim 3:16, nous lisons : "Toute parole de l'Écriture est inspirée par Dieu inspirée". Ici, le fait que l'autorité du texte biblique soit étayée par le texte biblique lui-même est tacitement ignoré. Mais cette autorité de la Bible était précisément ce qu'il fallait démontrer. Exprimée comme *circulus vitiosus*, la première petitio principii est : "Chaque parole de l'Écriture est inspirée par Dieu, parce que la Bible est inspirée par Dieu". Et comme deuxième petitio principii : "La Bible est inspirée par Dieu, parce que chaque mot de l'Écriture est inspiré par Dieu".

Nous rencontrons une situation similaire dans l'affirmation suivante : "L'Église affirme que ses déclarations sont infaillibles". Réécrite en tant que *circulus vitiosus*, cette affirmation devient par exemple : "L'Église est infaillible parce que ses déclarations sont infaillibles" et "Les déclarations de l'Église sont infaillibles parce que l'Église est infaillible". On trouve une histoire analogue dans : Allah dit : "dans le Coran, rien ne manque".

Nous tenons à préciser que tout ceci n'a pas remis en cause l'immatérialité de l'âme, l'inspiration divine de la Bible ou du Coran, ni l'infaillibilité de l'Eglise. Cependant, nous avons voulu montrer que les affirmations ci-dessus sur ces sujets sont logiquement fausses.

Un *circulus vitiosus* est également présent dans : "Les scientifiques affirment qu'aucune radiation nocive n'a été détectée avec ces appareils. Ils sont donc parfaitement sûrs". Ou encore : "La religion n'est pas scientifiquement prouvable. La religion est donc irréaliste".

L'autorité de la science repose sur les axiomes ou présupposés de la science elle-même. La réalité au sens scientifique se limite facilement à ce qui peut être perçu par les sens, de préférence sous une forme exacte et expérimentale. Tout ce qui n'est pas perceptible par les sens - via divers dispositifs, si nécessaire - n'est pas scientifique, mais n'est pas pour autant inexistant. De nombreux scientifiques sont conscients de cette limite. Seule une forme idéologique de la science affirme que son domaine coïncide avec l'ensemble de la réalité, et non avec une partie de celle-ci. L'affirmation ci-dessus, pour être logiquement valable, peut être complétée et clarifiée comme suit : "Dans l'état actuel de la science et conformément à son axiomatique et à son mode de fonctionnement, aucune radiation nocive n'a été identifiée. Cependant, il n'est pas possible de dire avec certitude si ces radiations sont parfaitement sûres.

En outre, les axiomes de la science sont tels qu'ils se situent en dehors du domaine religieux. Nous y reviendrons plus loin dans le texte.

Plus généralement, en ce qui concerne le raisonnement circulaire : dans certains cas, on s'appuie sur sa propre autorité pour faire une déclaration autoritaire : "Je sais parce que je sais", ou "C'est (ainsi) parce que c'est (ainsi)". On raisonne à côté du donné et du demandé. Le sens commun reconnaît le *circulus vitiosus*, par exemple dans des déclarations telles que : "Il joue à la fois le juge et le bénéficiaire".

Ou humoristique :

Article 1 : Le patron a toujours raison.

Article 2 : Si le patron n'est pas correct, l'article 1 entre automatiquement en vigueur.

"Ce qui (ainsi) est, est (ainsi)". Mentionnons encore ici l'axiome de base de la logique : "Ce qui (ainsi) est, est (ainsi)". Cet axiome d'identité n'est pas une répétition idiote : notre esprit, s'il est directement confronté à un GG en tant que GG et s'il affirme honnêtement ce qu'il saisit en la matière, est en conscience obligé de dire que ce qui (ainsi) est, (ainsi) est. Sinon, il traite avec le GG de façon malhonnête, car irréaliste. "Prouver" une telle chose, c'est-à-dire déduire à partir de prépositions, est impraticable car, pour "prouver" ces prépositions, il faut déjà le postulat d'identité. Cela revient également à un "*circulus vitiosus*", un raisonnement circulaire injustifiable. La seule "forme de preuve" est l'évidence ou l'apparence. Si une personne saine d'esprit, et non une personne névrosée ou pleine de préjugés, est confrontée à quelque chose qui est (ainsi), il n'y a précisément qu'une seule réaction responsable : convenir que c'est (ainsi). Bien qu'indémontrable, l'axiome d'identité est constamment en jeu.

Incompréhension du schéma de base. La procédure logique repose ou non sur le schéma de base "GG ^ GV - OPL". La "*petitio principii*" (mettre GV (*principii*) en premier en tant que GG (*petitio*)) et le "*circulus vitiosus*" (raisonnement en cercle invalide) en tant que *petitio principii* doublée méconnaissent le schéma de base. Essayez d'expliquer cela plus en détail.

Définition. Selon R. Nadeau *Vocabulaire technique et analytique d'épistémologie*, PUF. 1999, 22/ 52/ 238/ 481, il y a argument circulaire si au moins une préposition (GG) est la postposition (GV). Un argument de cercle est donc (1) un argument de cercle mais aussi (2) plus largement tout raisonnement qui présente la conclusion (GV) comme la préposition (GG) de manière cachée.

Exemple d'affirmation circulaire : Nadeau cite à cet égard K. Popper (1902/1994 ; *Logik der Forschung* (1934)). Le texte revient à ce que Sextus Empiricus appelait "dialèlos tropos" (littéralement : forme de raisonnement). appelé "dialèlos tropos" (littéralement : forme de raisonnement dans laquelle le GG remplace le GV).

Explicandum (GV) : "Pourquoi la mer est-elle agitée ?
Explicans (GG) : "En raison de la colère du dieu Neptune".
(GV : Quelles raisons empiriques avez-vous ?)
"Comment sais-tu que Neptune est furieux ?
"Ne vois-tu pas que la mer est agitée ?
Et n'est-ce pas toujours quand Neptune est furieux ?".

Note Le raisonnement qui précède la religion grecque antique est un raisonnement axiomatique : le croyant fait simplement précéder le lien "colère de Neptune (cause) / mer déchaînée (conséquence)".

Définition comme raison : Ch. Lahr, *Cours*, 699. Un médecin affirme : "Tout choléra est mortel". Face à un choléra non mortel, il affirme : "Ce n'est pas un choléra". Mais il s'agit là d'une question de définition. On peut se mettre d'accord sur ce que l'on classe exactement dans le choléra et sur ce que l'on ne classe pas.

"Jusqu'à présent, tous les cas de choléra sont mortels. Eh bien, voici un choléra non léthal. Certains choléra ne sont donc pas mortels".

Mais on peut aussi raisonner autrement : "Jusqu'à présent, tous les choléras sont mortels". Eh bien, voici un "choléra" non mortel. Il n'y a donc pas de choléra". Cette définition est celle du médecin. Dans de tels cas, le RG est une définition du choléra basée sur la réalité en termes de létalité. Le médecin les considère comme des GG.

Descartes, Le "circulus vitiosus".

De R. Descartes est connu pour avoir recherché des certitudes méthodiques. Ainsi, on peut douter de tout sauf du fait de douter. Descartes l'a résumé dans son célèbre "Je pense, donc je suis". Il suppose cependant que le monde extérieur, tel qu'il le perçoit par ses sens, existe bel et bien, "car Dieu ne peut le tromper". ne peut le tromper". A. Arnauld (1612/1694) dit à ce propos que Descartes commet un raisonnement circulaire. Arnauld déclare : "Ce que nous saisissons clairement et distinctement n'est vrai que si Dieu existe. Mais alors il faut d'abord saisir clairement et distinctement l'existence de Dieu. Mais alors il faut d'abord être

sûr que tout ce que nous saisissons clairement et distinctement est vrai". (P.Foulquié / R. Saint-Jean *Dict. de langue philosophique*, PUF, 1969-2,87).

Formulation trompeuse. Le raisonnement détourné est encore plus difficile à comprendre lorsque la formulation devient beaucoup plus longue. Copi. *Introduction to Logic*, New York / Londres, 972-4, 83, en donne un exemple. L'auteur cite R.Whately, *Elements of Logic*, Londres, 1862 : "Accorder à chaque homme une liberté de parole illimitée doit toujours être avantageux pour l'État, car il est dans une large mesure favorable aux intérêts de la communauté que chaque individu jouisse d'une liberté d'expression parfaitement illimitée pour exprimer ce qu'il ressent". Si l'on tente de résumer l'essence de cette description plutôt étendue, on obtient quelque chose comme : "Il est avantageux de pouvoir s'exprimer librement, car il est avantageux de pouvoir s'exprimer librement". On reconnaît immédiatement dans cette formulation abrégée le raisonnement circulaire, qui se répète au lieu de prouver. Une description ou une définition, même explicative, de ce que dit la conclusion à prouver, n'est pas encore une préposition de cette conclusion!

Définition comme préposition. Eleanor Roosevelt (1884/1962) a été la première dame des États-Unis lorsque son mari Franklin Roosevelt était président. Dans son livre *You Learn by Living, Eleven Keys for a More Fulfilling Life*, New York, 1960, 30), elle raconte qu'enfant, elle avait un tempérament insupportable et qu'elle a grandi avec la peur de devenir un jour folle. Mais elle faisait des rêves étranges sur l'avenir, qui devinrent plus tard réalité. "Aujourd'hui, le "cas Eleanor" finirait en psychothérapie. (...). On n'attacherait aucune valeur de vérité à ses rêves éveillés et sa vocation n'entrerait pas en ligne de compte. On y verrait "une fuite dans l'irréel", à la limite de l'hallucination. Les médicaments réduiraient la gravité et la fréquence de ses visions. La médecine psychiatrique la traiterait comme une malade mentale et s'acharnerait selon un raisonnement circulaire, à savoir que ce qu'elle a 'éradiqué' chez Eleanor est bien une 'maladie'". (J. Hillman, *Le code caché de votre destin*, Paris, 1999 (ou : *The Soul's Code*, New York, 1996), 33). Les axiomes (phrases prépositionnelles) traitent les phrases postpositionnelles comme des phrases prépositionnelles.

6.4 Critique sur une "dernière raison".

Échantillon bibliographique : E. Oger (*La rationalité, ses fondements et ses échantillons*), in : Tijdschr. v. Filos. (Louvain) 54 (1992) : 1 (Mar.), 87/106. Ce long article sur la discussion relative à l'axiome de raison comprend un passus sur H. Albert, *Traktat über kritische Vernunft* (1969) et idem, *Die Wissenschaft und die Fehlbarkeit der Vernunft* (1982). Nous résumons.

1. Pensée critique : H. Albert (1921) est un "rationaliste critique". Il partage la vision scientifique neutre des positivistes. Ces derniers s'en tiennent aux faits bruts, sans jugement

de valeur, ainsi qu'à leur formulation théorique. Cette formulation est ensuite - de préférence - physiquement, logiquement (logistiquement et/ou mathématiquement) testable par la communauté de recherche des scientifiques professionnels.

Note Cette attitude remonte à I. Kant (1724 /1804) et en particulier sa *Kritik der reinen Vernunft* (1781-1). Kant oppose son attitude critique à ce qu'il appelle "l'attitude dogmatique". Est "critique" l'interprétation de la connaissance humaine qui, étant donné sa limitation dans le temps et l'espace, considère toute métaphysique (concernant l'âme, Dieu, etc.) comme antérieure à la réalité.) comme prérationnelle - "dogmatique" - rejette.

Dans un sens plus large, le terme "critique" désigne l'attitude qui rejette l'affirmation "S (sujet) est P (affirmation)" comme étant "dogmatique" et la remplace par "je pense que S est P". Tel est mon point de vue. (Ainsi S. Bachelard, *La logique de Hegel*). Bref, au lieu de certitudes, il s'agit d'opinions.

Note : Ce qui est remarquable, c'est que si l'on demande aux personnes "critiques" "Qu'est-ce qui est critique ?", elles répondent "Ce qui n'est pas (plus) dogmatique". Dans une autre situation, si on leur demande "Qu'est-ce qui est dogmatique ?", ils répondent "Ce qui n'est pas (encore) critique".

Albert est un rationaliste critique. Mais un correctif s'impose ici aussi : il concilie paradoxalement l'attitude neutre, le détachement de la vie pratique vis-à-vis de la réalité, typique du positiviste scientifique froid (qui ne reconnaît que les "faits positifs"), avec l'engagement profond - l'"engagement" - envers des valeurs, une certaine conception - appelons cela un idéal de vie, typique de l'existentialiste (qui, en tant qu'individu, est profondément impliqué dans l'existence).

Note - Le couple de base de l'existentialisme, qui trouve son origine dans l'écrivain danois Søren Kierkegaard (1813 / 1855), est "jeté / conçu". En d'autres termes, nous sommes tous "jetés" sur cette terre en tant qu'êtres humains, mais de telle manière que nous pouvons librement interpréter ce jet et faire de notre vie un dessein, c'est-à-dire une pensée pour laquelle nous vivons et nous nous engageons.

2. La pensée dogmatique. Selon Albert cette attitude est propre aux formes de religion, de morale et de politique établies et liées à la tradition, en d'autres termes, elle est propre à notre culture. Le terme "dogmatique" est défini par Albert comme "réticent à tout ce qui est recherche critique". Il explique. Il qualifie de "dogmatique" toute personne qui veut vivre avec un degré élevé de certitudes. Et l'on n'est sûr de son fait que si l'on a "une raison

finale", c'est-à-dire une raison ou un motif décisif. Cela implique bien sûr l'émergence quelque part d'une vérité qui puisse servir de prééminence absolue à toutes les arrière-pensées que la vie, y compris la vie théorique, englobe.

Justification de la dernière raison. Albert la voit sous la forme d'un trilemme : d'abord un *regressum ad infinitum*, qui équivaut à une preuve irréalisable, ensuite un *circulus vitiosus* ou preuve zéro, enfin on peut aussi laisser échapper une préposition, ce qui équivaut à une preuve "dogmatique".

1. *Regressus in infinitum*. La dernière raison est prouvée comme une dérivation d'une préposition qui est elle-même dérivable d'une série de prépositions sans fin.

- La toute dernière raison, bien sûr, est l'axiome de la raison lui-même, à savoir "Tout ce qui est a une raison suffisante en soi ou en dehors de soi ou des deux" ; comme le dit, entre autres, J. Derrida (1930/2004), philosophe français, à peu près fondateur du déconstructionnisme, cet axiome est commun à toutes nos universités. Mais si l'on parle d'une dernière raison, on entend par là l'interprétation du tout dernier axiome qui devrait servir de piédestal à nos projets de vie, la "justification", c'est-à-dire une justification totalement rationnelle.

Une demande. Une personne s'engage pour les pauvres. Lorsque cette personne veut rendre des comptes, elle doit se poser la question suivante : "Sur la base de quoi est-ce que je m'engage réellement pour les pauvres ? L'interprétation est claire : "Tout ce que je fais en tant qu'engagement envers les pauvres a en lui ou en dehors de lui, ou les deux, une raison suffisante". Cette raison suffisante est la "raison finale" en tant que motif d'action de mon comportement.

Discussion. Karl Popper interprète l'axiome de raison comme une forme de croyance ; Karl Otto Apel y voit une condition de la communication pragmatique ; Jacques Derrida pense qu'il n'a pas de "sol" mais qu'il repose sur un "abîme". Voilà pour le dernier fondement.

Au sens large, la "régression" est un retour, un retour d'une pensée après coup à partir d'une préposition ou d'une raison suffisante. - Appliqué - par exemple : " J'ai à cœur d'aider les pauvres grâce à des aides et surtout à des réformes structurelles en matière d'économie. "

Un ami psychanalyste répondrait à cela en essayant, par exemple, de découvrir les tendances inconscientes qui fondent le raisonnement "final" de "se sentir si bien". À sa manière, car la question se pose alors : "Quelle est la validité de ce raisonnement psychanalytique qui, à partir d'un "sentiment de bien-être", remonte (*regressus*) jusqu'aux profondeurs de l'âme ? C'est à partir de là que l'on peut chercher la justification qui est un

retour sur la "dernière" raison de toute l'affaire appelée psychanalyse. "In infinitum" signifie que l'on peut ainsi revenir aux raisons ou aux fondements des raisons ou des fondements "sans fin". - A partir de la phrase suivante - pour le dire logiquement - "Je me sens beaucoup pour elle..." on peut ainsi remonter à une infinité de prépositions comme raisons ou motifs. - H. Albert trouve cette méthode impraticable car sans fin. Inestimable. Un fondement impraticable. Selon Aristote pas de preuve.

2. *Circulus vitiosus* - Un circuit (raisonnement) invalide ou irresponsable. - I. Kant définit le cercle vicieux comme suit 1. on veut prouver quelque chose, "fondement", 2. pour le prouver, on part de ce qui est prouvable. - Concrètement : "J'ai à cœur d'aider les pauvres. Parce que cela me fait du bien". Avec de bonnes raisons. Un tel raisonnement circulaire est une application de ce qu'Aristote appelait "husteron proteron" (ce qui est plus tard vient plus tôt). Une *petitio principii* : la préposition qui n'a pas encore été prouvée est considérée comme acquise. Une double *petitio principii* est un *circulus vitiosus*. Ainsi (première pétition de principe) : "L'âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle". (Deuxième pétition de principe) "L'âme est incorporelle. Raison : elle ne meurt pas". Oger a qualifié un tel raisonnement de "financement zéro".

3. *L'abandon d'une préposition.* - La raison finale n'est plus dérivée raisonnablement d'un recours infini à des prépositions ou d'une préposition à prouver, mais elle repose sur la contemplation et l'expérience. Il suffit de "voir la raison finale directement et intuitivement". Selon Albert il s'agit d'une "preuve arbitraire" ou même d'un "dogmatisme".

Conclusion : - Puisque, dans un sens rationaliste critique, un fondement final (et même tout dernier, axiomatique) est impraticable, il nous reste la solution " existentielle " : " Continuer avec des certitudes purement provisoires, ni dernières, ni très dernières. " vivre - avec engagement - avec une raison provisoire.

Note - Il est clair que cette façon d'agir rationnellement ou existentiellement est celle de la plupart des gens. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous nous sommes attardés un peu plus longuement sur la théorie du rationalisme critique d'Albert sur la théorie du rationalisme critique d'Albert. Reste cependant l'axiome : "Ce n'est que si l'on a une raison suffisante que tout ce qui est rationnel". Un axiome qui peut faire l'objet de nombreuses interprétations, valables et surtout à moitié ou totalement invalides. On peut parler d'"irrationalisme".

Ce "fondement", cette "justification" - ou quel que soit le nom que l'on donne à la recherche d'une raison d'être - dépendent de la primauté du raisonnement qui prévaut depuis l'antiquité grecque et de manière encore plus insistante depuis que Kant règne. Si le

raisonnement domine la vie, il semble miner la vie et ce, dès lors qu'il s'agit des raisons de cette vie. La pensée postmoderne souffre beaucoup du fait que les certitudes irréflechies de la vie, propres à la pensée moderne, sont soumises à la "critique" (critique postmoderne donc) comme "dogmatiques" à leur tour. La vie postmoderne est une vie provisoirement responsable, sans raison ou fondement final, et donc rationnellement parlant, une vie basée sur un "abîme" !

6.5 Paradoxe

Un paradoxe (Gr. Para = contre, doxos = opinion) est une affirmation qui va à l'encontre d'une opinion établie. Il semble exprimer une situation apparemment contradictoire et va à l'encontre de notre sens de la logique, de nos attentes ou de notre intuition. Apparemment, parce que la contradiction perçue est souvent basée sur un sophisme ou un raisonnement erroné. Avec elle, une telle affirmation paradoxale s'avère exposer les faiblesses d'un raisonnement. Un tel paradoxe oblige donc à réfléchir, à trouver l'erreur.

Ainsi : "Un homme n'est pas un homme" : seul, livré à lui-même, l'homme ne peut déployer toute sa nature humaine. Ou encore : "Une fois n'est pas une fois" : un acte unique ne fait pas une habitude.

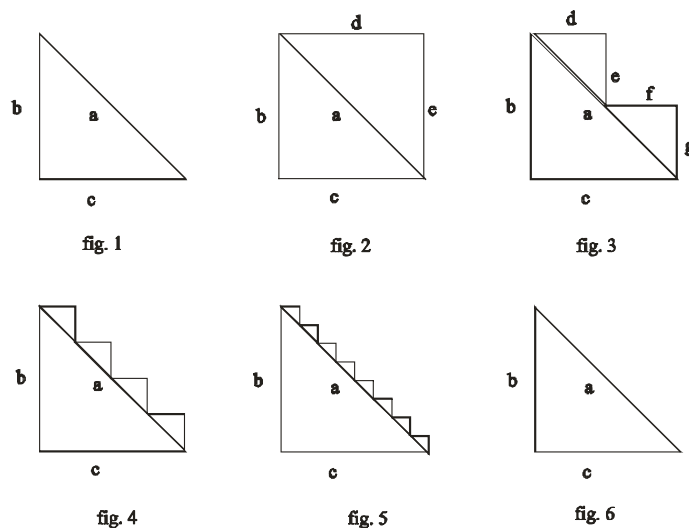
Dans "*La société ouverte et ses ennemis*", Popper avait parlé du paradoxe de la tolérance - en ce sens qu'une tolérance illimitée conduit naturellement à la disparition de cette même tolérance. En d'autres termes, si l'on agit avec tolérance envers ceux qui font preuve d'intolérance - c'est-à-dire si l'on n'est pas disposé à défendre la société tolérante contre leurs attaques - alors les partisans de la tolérance, et avec eux la tolérance elle-même, périront. Cela ne signifie pas que les théories défendant l'intolérance ne doivent jamais avoir droit de cité : tant qu'il est encore possible de combattre ces théories avec des arguments rationnels et de les contenir avec l'aide de l'opinion publique, il serait irresponsable de les interdire. Mais il faut exiger le droit de les interdire, si nécessaire, même par la force. Après tout, il est concevable que les partisans de ces théories refusent la discussion et enseignent à leurs adeptes à utiliser la violence des poings ou des armes contre les arguments rationnels. "Au nom de la tolérance, nous devrions dans ce cas revendiquer le droit de ne pas tolérer l'intolérance". C'est ainsi que littéralement K. Popper.

La Bible. Matthieu 16, 23/28 énonce également un paradoxe : "Car quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la retrouvera". Celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera". Une déclaration apparemment contradictoire de Jésus. Cependant, le mot "vie" est utilisé dans deux sens différents : une vie terrestre et une vie céleste. Traduction libre : Celui qui cherche le salut exclusivement dans la vie terrestre perdra

la vie céleste. Celui qui met sa vie terrestre au service de la vie céleste gagnera cette vie céleste.

Pensez également à ce que l'on appelle l'effet Matthieu (Mt 15 : 12) : "Celui qui a, on lui donnera et il sera dans l'abondance. Mais celui qui n'a pas, on lui enlèvera ce qu'il a". Il s'agit d'une sorte de jugement divin : celui qui interprète correctement le message de Jésus Il s'agit d'une sorte de jugement divin : celui qui interprète correctement le message de Jésus parviendra à une compréhension plus riche, tandis que celui qui interprète mal, voire mal, ses paroles commettra une erreur de calcul tragique. Avec un certain humour, Jan modal parle d'un effet Matthieu lorsque les riches peuvent faire en sorte que la plus grande partie des impôts ne pèse pas sur eux, mais sur des personnes beaucoup plus pauvres.

Le théorème de Pythagore. Donnons un exemple de paradoxe géométrique concernant le célèbre théorème de Pythagore. Dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés rectangulaires. Ainsi, $a^2 = b^2 + c^2$ (fig 1.) Un exemple de nombre donne par exemple : $a = 5, b = 4, c = 3$. On obtient : $5^2 = 4^2 + 3^2$ ou $25 = 16 + 9$.



Pour clarifier le paradoxe, allons plus loin. Dans la figure 2, le côté d est égal au côté c, et le côté e est égal au côté b. Donc $d + e = b + c$. Dans la figure 3, la somme des côtés $d + f$ est égale à c, $e + g$ est égale à b. Donc les côtés $d + e + f + g$ sont égaux en longueur aux côtés $b + c$. Dans les figures suivantes, on peut réduire ces "triangles inversés", ces "petits escaliers", de plus en plus loin (figures 4 et 5). La somme de tous les segments de droite horizontaux sera toujours égale au côté c, la somme de tous les segments de droite verticaux au côté b. Les morceaux horizontaux et verticaux ensemble sont donc toujours égaux à $b + c$. On peut continuer à réduire ces triangles jusqu'à ce qu'ils deviennent si petits dans leur valeur limite qu'ils semblent coïncider avec l'hypoténuse a du triangle abc de la figure 6. On peut

alors en déduire que $a = b + c$, ce qui, dans notre exemple numérique, donne $5 = 4 + 3$. Cependant, ce résultat est contraire au théorème de Pythagore et à l'exemple numérique $5^2 = 4^2 + 3^2$. Voici l'apparente contradiction.

La solution du paradoxe réside dans le fait que la ligne d'escalier, somme des segments de lignes horizontales et verticales, subsistera toujours. Même si elle devenait trop petite pour être perçue par l'œil, elle n'est jamais réductible à l'inclinaison elle-même. Ainsi, dans les figures 2 à 6, la longueur de la ligne d'escalier reste constante quel que soit le nombre de marches. Elle ne peut donc jamais coïncider avec l'oblique a .

Le paradoxe d'Olbers. En cosmologie scientifique, une contradiction apparente est connue sous le nom de paradoxe d'Olbers. H. Olbers (1758/1840), astronome, a tenté de calculer la quantité totale de lumière qui nous parvient des étoiles, en se basant sur leur luminosité, leur nombre et leur distance par rapport à la Terre. Étonnamment, après mûre réflexion, il est parvenu à la conclusion qu'il y a tellement de lumière dans l'univers que, même la nuit, la Terre doit être aussi bien éclairée que le jour. Paradoxalement, les faits démontrent le contraire.

Olbers s'est donc trompé quelque part. Il supposait que les nébuleuses situées entre les étoiles absorbaient beaucoup de lumière et que cela expliquait l'obscurité nocturne. Or, les nébuleuses qui reçoivent de la lumière pendant trop longtemps commencent également à s'éclairer et à émettre à leur tour la lumière reçue. Elles ne peuvent donc pas être responsables de l'obscurité nocturne. La résolution du problème a pris du temps. Ce n'est qu'à la fin du 19^e siècle que l'on a recommencé à faire des calculs qui mettaient en évidence toute la lumière présente dans l'univers. Mais à ce moment-là, le paradoxe d'Olbers a été oublié depuis longtemps. Dommage, car si l'on y avait pensé, la découverte que l'univers se dilate à une très grande vitesse n'aurait pas été si surprenante. Ce n'est qu'une centaine d'années plus tard, en 1924, que l'expansion de l'univers a été démontrée expérimentalement par E. Hubble a démontré expérimentalement l'expansion de l'univers. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'on s'est rendu compte que c'était là que se trouvait la solution au paradoxe d'Olbers. Il fait effectivement nuit noire parce que l'univers est en expansion, de sorte que les photons, les particules de lumière émises, répartis sur un plus grand intervalle de temps, atteignent la terre.

Courts énoncés paradoxaux. La langue elle-même fournit de nombreux exemples d'énoncés paradoxaux. Par exemple : "Tout ce que j'écris ou dis ici est faux" : "Tout ce que j'écris ou dis ici est faux". On connaît aussi le paradoxe du barbier qui dit : "Je ne rase que ceux qui ne se rasent pas. Et seulement ceux-là". S'il ne se rase pas lui-même, alors, selon son affirmation, il devrait se raser lui-même. Mais s'il se rase ensuite, il ne respecte plus sa déclaration.

Le paradoxe du menteur est également célèbre. Il a été mentionné pour la première fois dans une lettre à Titus(39/81), où un certain Epiménide est cité. On peut y lire (bien qu'Épiménide ne l'ait jamais dit ou voulu ainsi) : Le Crétois Epiménide dit : "Tous les Crétois mentent toujours". Lorsqu'un Crétois dit qu'il ment, dit-il la vérité ou non ? On peut continuer à débattre de cette question. Un problème analogue est posé par l'affirmation humoristique suivante : "Je ne bois pas, je ne fume pas et je ne cours pas après les femmes. C'est juste que je mens beaucoup".

Nous verrons plus loin dans le texte (2.1.5.) que de tels énoncés paradoxaux ne sont possibles que parce que (ou parce que) différents niveaux de sémantique sont mélangés.

6.6 Le paradoxe comme arrière-pensée invraisemblable

Échantillon bibliographique : M. Meyer, *Paradoxe et problème*, in : Sciences et Avenir (Les grands paradoxes de la science (Paris) 135 (2003 : juin / juill.), 19. Il existe plusieurs définitions du terme "paradoxe", mais l'exposé de Meyer est particulièrement éclairant. est particulièrement éclairante. Nous reproduisons cette définition.

Paradoxe. L'une des définitions traditionnelles est la suivante : "Un postulat, s'il est apparemment logiquement valide mais contredit un énoncé établi, est un paradoxe". Que l'énoncé établi soit alors une opinion circulante ou la proposition de scientifiques ou de sages, est secondaire car l'essentiel est qu'il soit en contradiction avec une opinion établie. Meyer compare ainsi le paradoxe à d'autres énoncés traités en logique.

Philosophie éléatique. Les paradoxes de Zénon (-426/-491) d'Élée (Italie du Sud) sont bien connus. (-426/-491) d'Élée (Italie du Sud). Il était l'élève de Parménide d'Élée (-544/-450), fondateur de la philosophie éléatique, l'une des écoles de pensée des présocratiques, les philosophes qui ont précédé Socrate et son époque avant lui.

De Parménide nous connaissons la déclaration suivante : "Pour (l'être), la pensée et l'être sont la même chose". Il affirme que l'esprit pensant atteint effectivement la "réalité". Selon lui, "l'esprit" et "l'être" vont de pair, tout comme l'œil et les choses visibles. De même que l'œil perçoit la réalité des choses visibles et ne peut voir ce qui n'est pas là, Parménide affirme que la pensée, d'une manière ou d'une autre, atteint toujours la réalité. Pour Parménide, ce qui ne représente pas d'une manière ou d'une autre la réalité ne peut tout simplement pas être pensé. La pensée est comme un organe sensoriel qui sonde ce monde invisible. Selon une tradition ancienne, la compréhension d'une chose, sous quelque forme que ce soit, n'est

possible que parce que ce qui est égal connaît l'égal. De même, pour Parménide, "l'esprit" et "l'être" sont identiques.

Il a déclaré : "L'être est, non - l'être n'est pas". Ou encore : "C'est une nécessité de dire et de penser que l'être est". Il formule ainsi à sa manière le principe d'identité, axiome de base de l'ontologie et de la logique : "ce qui est, est", et est donc considéré comme le fondateur de l'ontologie ou de la théorie de l'être. Son affirmation peut paraître banale, mais, rappelons-le, il ne s'agit pas du concept usuel et usé de l'être, mais de la réalité telle qu'elle est "kath heauto", "en elle-même", et non selon nous ou selon quoi que ce soit d'autre. Pour Parménide la réalité est indépendante des indications individuelles ou collectives. Nos sens peuvent nous tromper. Mais notre "sens de l'être", notre intelligence, notre raison et notre esprit, eux, ne le font pas. Du moins, pas si l'on procède méthodiquement. En d'autres termes : c'est l'objet qui décide, pas le sujet.

L'ontologue "voit", "pense" les moi en tant que moi, tels qu'ils sont réellement. Il révèle, il sort l'être de sa dissimulation. "Ce qui se montre déjà (ainsi) être, se montre comme (ainsi) être. Les sens ne saisissent que le non-être ou l'apparence, mais l'esprit saisit, de manière fiable, l'être réel. Immédiatement, Parménide premier penseur purement abstrait, introduit la "vérité" transcendantale comme concept de base. Il conçoit l'"être" comme infini, inconvenant et impérissable. Cependant, il le fait d'une manière si rigoureuse que la finitude, le devenir et la disparition manifestes que nous montre la fuis, la nature, ne sont plus qu'une apparence. Parménide "identifie" cette réalité transcendantale comme singulière et immobile. Ce faisant, il contredit directement le point de vue des Milésiens, qui considéraient que la réalité était multiple et mobile.

Ni vous, ni moi.

Zénon d'Élée (+/- -500) a défendu son maître Parménide par une recherche fondamentale. Les opposants soutenaient que l'être (= la réalité) était quelque part une multiplicité ; les Éléates qu'il était quelque part une unité, mais Zénon estimait que les opposants, ainsi que son maître, ne fournissaient aucune preuve décisive de ce qu'ils affirmaient. Cela va évoluer, avec le temps, vers ce que l'on appellera plus tard l'"éristique" : vous, les opposants, donnez des arguments, mais ils ne sont pas décisifs. Moi, l'orateur, je donne aussi des arguments, mais ils ne sont pas décisifs non plus. "Ni vous, ni moi, ne prouvons rigoureusement et logiquement ce que vous affirmez". Les deux propositions (opinions) sont donc indécidables quant à la vérité absolue pour le moment. Conséquence : seules les phrases restrictives véhiculent objectivement la vérité. Développant l'esprit de rigueur logique de son maître, Zénon conçoit un raisonnement qui doit prouver l'imposture de la nature du mouvement, de la naissance, de la disparition et de l'évolution entre les deux. Aristote résume les "paradoxes"

de Zénon (d'autres les appellent "sophismes" ou "sophismes") résumés par la phrase : "Si toi, adversaire de mon maître Parménide d'Élée, tu affirmes que, il s'ensuit que ce que tu réfutes".

Achilleus et la tortue.

C'est dans ce contexte que s'inscrit, entre autres, la thèse de Zénon selon laquelle le rapide Achilleus ne parviendra jamais à dépasser la tortue. Zénon raisonne ainsi : la tortue a une avance bien définie au départ. Entre-temps, lorsque Achilleus a rattrapé cette avance, la tortue a progressé un peu plus loin. Achilleus devra donc à nouveau rattraper ce petit bout de chemin à la tortue. Mais entre-temps, la tortue a encore rampé un peu plus loin. Achilleus devra donc la rattraper à nouveau. Et ainsi de suite. Si l'on raisonne rigoureusement, il y aura toujours un "rattrapage" à faire, de sorte qu'Achilleus ne rattrapera jamais la tortue. Pourtant, les faits montrent de manière écrasante que la tortue rattrape son retard. D'où le paradoxe.

Tout au long de l'histoire, les penseurs ont réfléchi à ce paradoxe. Cela peut sembler quelque peu étrange aujourd'hui. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les mathématiques ont progressé au point que le paradoxe de Zénon a pu être résolu après le développement du calcul différentiel.

Si, par exemple, la tortue a une avance de 100 mètres, on peut démontrer mathématiquement et expérimentalement qu'Achilleus dépasse la tortue après une distance de $1000/9$ mètres.

Derrière les raisonnements de Zénon-il y en a d'autres : tous s'adressent à la multiplicité et au mouvement-, une preuve de l'incongruité saute aux yeux : (i) si les choses sont soit nombreuses, soit en mouvement, (ii) alors elles impliquent des déductions ou des incongruités mutuellement contradictoires, (iii) ce qui prouve que la préposition ("si") n'est pas tenable.

Les deux positions n'ont rien à se reprocher l'une à l'autre. Que signifie le fait que Zénon était lui-même convaincu de l'absurdité de la prémisse de Parménide. La prémisse de Parménide était convaincue. Il voulait - comme Aristote plus tard - seulement prouver que ses adversaires ont également adopté des positions tout aussi absurdes.

Si la décision est comparée à l'expérience réelle, qui montre à plusieurs reprises qu'Achilleus rattrape la tortue, alors cette décision est "paradoxale", en contradiction avec les faits indéniables. La définition de Meyer est immédiatement appropriée.

Autres axiomes. L'espace réel est régi par d'autres présupposés que l'espace fictif de Zénon. les prépositions. Meyer, dans le langage de K. Popper (1902/1994), l'espace réel réfute

(falsifie) l'espace tel que le pensait Zénon. Ou dans le langage de Th. Kuhn (1922/1996), Zénon appartient à un autre "paradigme" (ensemble de présupposés ou de prépositions). Car "si Zénon affirme Cela, il s'ensuit que les faits le réfutent".

Dilemme. Un dilemme ("ou bien, ou bien") se révèle. Divergentes, la zénoïque et l'actuelle après les phrases "Achilleus ne rattrape jamais la tortue" et "Achilleus rattrape la tortue" peuvent exister mais ensemble elles sont inexistantes car contradictoires.

Raisonnement circulaire. Le "circulus vitiosus" place le GV en premier comme s'il s'agissait du GG et raisonne ensuite. Le raisonnement paradoxal expose cette situation en formulant clairement le dilemme. Zénon pose comme GG que l'entre-deux est indéfiniment divisible en deux moitiés et raisonne jusqu'au bout. Mais il semble que ce soit précisément la question. En effet, les faits sont en contradiction flagrante avec la conclusion de Zénon qui compromet les phrases prépositionnelles dont il découle.

Un modèle. Meyer introduit une comparaison. Supposons que l'on pose à quelqu'un la question "Pour quelle raison as-tu tué ta femme ?", alors qu'il n'est même pas dit qu'il a tué sa femme. C'est un raisonnement circulaire qui place le GV comme déjà GG en premier. Zénon déduit des présupposés (prépositions, axiomes) qu'il présuppose comme GG là où ils sont encore GV.

Meyer. Un paradoxe est une question qui se fait passer pour une réponse et signifie une mise à mal des prépositions qui ont logiquement suscité l'après-coup paradoxal. D'où le titre de l'article : "Paradoxe et problème".

6.7 Argument ad hominem

Échantillon bibliographique : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York/Londres, 74/76. Littéralement : "Argument contre l'homme relâché". Définition : l'adversaire affirme quelque chose mais présente certaines circonstances auxquelles on le prend. Prendre quelqu'un par ses faiblesses !

- 1. Circonstance qui n'a de rapport avec l'affirmation que par l'intermédiaire de la personne. La philosophie de Francis Bacon (1561/1626) est remise en question parce qu'il a été privé de sa chancellerie pour comportement frauduleux. Il est l'auteur du *Novum organum scientiarum* (1620), connu pour son insistance sur la méthode inductive basée sur l'observation et l'expérimentation. Il anticipe ainsi le développement futur des sciences. Mais

cela n'a rien à voir avec son comportement douteux, dont le reproche n'est logiquement pas pertinent : c'est en dehors du GG et du

GV mais n'est lié à ce dernier que par la personne de Bacon.

- 2. Circonstance qui n'a rien à voir avec l'affirmation par l'intermédiaire de la personne mais qui affecte son affirmation. L'adversaire affirme quelque chose que l'on prend pour un comportement incompatible avec son affirmation, par exemple : "Écoutez mes paroles, mais ne voyez pas mes actes". Par le biais des détournements de circonstances, on atteint le GG et le GV. Au lieu de s'attaquer directement à ces axiomes (les GG et GV réels), on les compare au comportement réel de l'adversaire, qui s'avère ne pas les mettre en pratique. Cependant, le comportement est indirectement lié à ses affirmations, d'un point de vue logique. Argumentum ab absurdo. Preuve par l'absurde (ici, la contradiction entre les affirmations et la pratique). "Si toi, croyant biblique, tu affirmes ceci, il s'ensuit ce que tu réfutes". Logiquement, il y a validité dans la mesure où les affirmations (axiomes de vie) et la pratique ne peuvent être contradictoires.

- 3. Circonstance qui a quelque chose à voir avec la personne qui fait l'affirmation en tant que "rationalisation".

Une personne en hypnose reçoit une suggestion à terme, c'est-à-dire un ordre à exécuter après le réveil et un certain nombre d'heures, de jours, de semaines après. Lorsque le moment de l'exécution arrive, la personne devient nerveuse et a "une impulsion soudaine". Si l'ordre n'est pas trop en contradiction avec les axiomes de sa vie, elle exécutera l'ordre post-hypnotique avec une forte insistance. Si on lui demande pour quelle raison il agit ainsi, il "rationalisera" son comportement, c'est-à-dire qu'il donnera une explication "rationnelle", du moins le pense-t-il. La raison est telle qu'il semble agir "de sa propre initiative". Confrontée aux faits constatés prouvant son hypnose et le terme de suggestion qu'elle contient, la personne découvrira la vraie raison ! On la prend par son point faible, à savoir son hypnotisation "oubliée" qui contredit sa prétention d'agir "de sa propre initiative".

Note : On peut se demander quelle est la dose de nos déclarations que nous faisons sans être conscients de leur véritable "raison" à ce moment-là. En psychologie, par exemple, on parle de "transfert" : l'attitude que l'on adopte à l'égard d'un autre être humain est transmise - sur la base d'une similitude ou d'une cohésion, réelle ou non - à un autre être humain. Quelqu'un a eu un jour une confrontation ironique avec un écologiste sans vraiment pouvoir se défendre et, dans la foulée, il transmet son sentiment ironique à tous les verts ! Dans la foulée, il s'en prend à un opposant vert, non pas en fonction de ses affirmations, mais de son affiliation à un parti, pour tenter de démystifier ses affirmations. La véritable "raison" peut nous échapper dans ce type de comportement "transféré" et perturber notre capacité logique. Avec l'argument ad hominem, il ne faut jamais oublier cet aspect, à savoir que celui qui le

manie peut lui-même être pris par son "point faible" lorsqu'il prend quelqu'un par son "point faible". Conclusion:- En prêtant attention à la similitude et à la cohérence (vraies ou fausses), on peut éviter les erreurs de raisonnement et exposer les GG et GV (vraies ou fausses).

Logique - notamment en tant que théorie de l'ordre.

6.8 Termes de connexion

- noter les termes tels que "et", "ou", "pas", "tous / certains", "sont" et autres. Avec K. Döhmann, *Die sprachliche Darstellung logischer Funktoren*, in : A. Menne / G. Frey *Logik und Sprache*, Bern / Munich, 1974, 38ff, nous nous attardons sur "et" et "ou".

1. Conjonction ("et"). "Quelque chose et quelque chose d'autre". "L'un et l'autre". "Non seulement l'un mais aussi l'autre". "Les deux : l'un et l'autre. Présente dans le langage familier :

"Sois un homme et on t'apprécie". En réalité, cette phrase recouvre une raison ("Sois un homme") et l'inférence ("et les gens t'apprécient"). "Il y a du tonnerre et des éclairs". En réalité, le "et" interprète le lien physique entre les deux phénomènes. On voit que le "et" peut sauver une multitude de relations (identités partielles).

2.1. Disjonction ("ou"). Dans les textes logistiques, elle est représentée par "et / ou". "Ceci ou cela, mais au moins l'un des deux". Un extorqueur au revolver menaçant jusqu'à deux victimes :

Dans un autre cas : "Votre argent ou votre vie (au moins l'un de vous deux)". Dans un autre cas : "Votre argent ou votre vie (au moins l'un de vous deux) !" "Ou" signifie ici : "Si vous ne payez pas avec votre argent, alors vous payez avec votre vie ! "Si vous ne payez pas avec votre argent, alors vous payez avec votre vie !". "(De tes billes) donne m'en sept ou huit (au moins l'un des deux)". Un peu plus gélif : "(De tes billes) donne-moi sept, resp. huit)". Le terme "resp. signifie "respectivement" et exprime une disjonction. Une variante : "(De tes billes) donne-moi sept ou plutôt huit". Cette disjonction recouvre une préférence pour le second terme.

2.2. Exclusion ('ou'). "(Exiger de moi) ma montre ou mon téléphone portable mais au maximum l'un des deux". Formulation un peu plus compliquée : "(Exiger de moi) soit ma montre, soit mon téléphone portable, soit aucun des deux, mais en aucun cas les deux en même temps ! A un homme de garde : "Soit vous étiez à votre poste cette nuit, soit vous ne l'étiez pas (mais en aucun cas les deux en même temps)".

La différence entre la disjonction et l'exclusion a été résumée par "Au moins un des deux" (disjonction) et "Au plus un des deux" (exclusion). Remarque : les exemples sont limités à

des situations entre humains, mais ils s'appliquent également, par exemple, à des machines qui effectuent ces choix automatiquement.

2.3. Contradiction ("ou"). "Seule l'une ou l'autre des prises de courant fournit du courant". "Soit ma montre, soit mon téléphone portable (mais pas les deux en même temps, ni l'un ni l'autre)". Le latin avait son propre terme pour désigner cette expression "contravalente" ou "contradictoire", à savoir "aut" (par opposition au mot latin "vel" qui signifie et / ou et qui s'applique à tous les cas précédents : 1, 2.1. et 2.2.). Ainsi : "Quelque chose est soit ainsi, soit non ainsi (seulement l'un ou l'autre et aucun)". C'est la forme linguistique du dilemme.

Résumé. Au moins l'un des deux (disjonction) ou au plus l'un des deux (exclusion) ou seulement l'un des deux (contradiction).

Voilà pour ce qui est des conditions de connexion.

6.9 Similitude et cohérence

Définition. Une chose, si elle est pensée en incluant une autre chose, est soit une instance d'un ensemble, soit une partie d'un système. La propriété commune qui émerge grâce à l'inclusion est soit la similarité, soit la cohérence. La similarité est cette "cohérence" qui relie les instances d'un ensemble. La cohérence est cette "similarité" qui relie les parties d'un système. Ces définitions apparemment imbriquées les unes dans les autres entraînent des confusions de toutes sortes entre similitude et cohérence. Le tout est un concept collectif, l'ensemble est un concept distributif (Platon).

Symptômes / syndrome de la perte d'autonomie. Une personne, terrorisée à l'idée d'être déclarée malade, se fait des illusions comme suit. "Ce symptôme ne prouve pas encore que je suis gravement malade. Mais ce symptôme-là non plus. Et le troisième symptôme ne prouve rien non plus. Les symptômes prouvent donc toujours la même chose. Je ne suis donc pas gravement malade". On voit à l'œuvre la récurrence (récurrence) qui, comme le premier fait, marque aussi toutes les données suivantes comme similaires. Sans oublier que les trois symptômes se situent dans le même système, le corps de la personne malade. En d'autres termes, le fait que les symptômes puissent former un syndrome, c'est-à-dire une conjonction de symptômes, et donc indiquer une maladie grave, ne s'impose pas. Le malade traite les symptômes - tous les symptômes - comme s'ils ne pouvaient pas former un syndrome - un tout. Il réduit l'éventuel concept collectif (système) à un simple concept distributif (collection). On voit l'erreur.

Note : Une porte ouverte est nécessairement ouverte. Or, ce qui est nécessairement ouvert ne peut pas être fermé. Donc une porte ouverte ne peut pas être fermée. De "impossible en même temps" on conclut à "impossible l'un après l'autre". Ou vice versa. Il est possible qu'une personne assise ait trop de jambes. Donc une personne assise a trop de jambes. De "possible l'un après l'autre" on conclut à "possible en même temps". Remarque : les termes "nécessaire" et "possible" ne sont pas mentionnés ici en eux-mêmes, séparément, mais en conjonction avec les termes temporels "simultanément" et "l'un après l'autre". Cette conjonction modifie évidemment la portée des termes pris séparément : "nécessaire" et "simultanément nécessaire" ne sont pas la même chose ! "Simultanément possible" et "après l'autre possible" diffèrent !

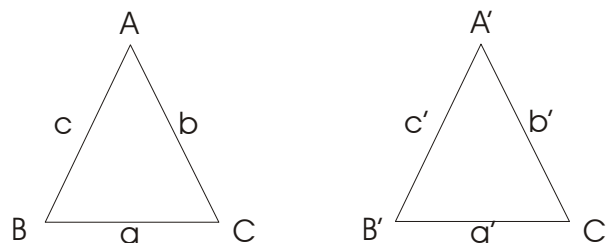
Termes d'échelle. Charmant est une beauté à petite échelle. Exalté (grandiose, sublime) est une beauté à grande échelle. Ainsi, une marguerite est propre à petite échelle. Ainsi, les hautes montagnes sont propres à grande échelle. L'humour exprime la réaction face à ce qui est décevant et malpropre à petite échelle et suscite le rire. Le tragique est ce qui, à grande échelle, est décevant, inoffensif et fait pleurer. On ne peut saisir correctement les concepts esthétiques de base que dans leur échelle, c'est-à-dire leur cohérence.

6.10 La cohérence n'est pas la similitude.

Erreur de pensée. L'un des sophismes les plus trompeurs consiste à confondre cohérence et similitude.

Nous l'expliquons brièvement. Prenons la formule " $ax^2 + ax$ ". Elle peut être réduite à " $a(x^2 + x)$ " car a est identique dans ax^2 et ax . Ce qui est identique est combinable. Il n'en va pas de même pour tout ce qui est cohérent, car les données cohérentes existent en grande partie séparément. Le signe "+" sépare ax^2 et ax .

Application géométrique.



On entre dans le premier triangle ABC, les angles A, B, C et les côtés opposés a, b et c. Ainsi, dans le premier triangle, le côté a (original), si l'on pense qu'il inclut l'angle opposé A

(modèle), permet de parler de *a* en termes de *A* parce qu'ils sont liés (plus *a* est long, plus *A* est grand). Cette corrélation est d'ailleurs réciproque. En d'autres termes, l'angle *A* est une cohérence ou un modèle métonymique du côté *a* et vice versa. Ils sont tous deux analogues (partiellement identiques) en tant que modèles métonymiques. Dans la triangulation, de telles relations sont utilisées pour calculer les côtés et/ou les angles non encore connus d'un triangle donné à partir des côtés et/ou des angles déjà connus.

On considère les deux triangles : le triangle *ABC* et le triangle *A'B'C'*. Pensez, par exemple, au côté *a* du premier triangle et au côté parallèle *a'* du second triangle : on peut parler de *a* en termes de *a'* parce qu'ils sont semblables l'un à l'autre. Ils se ressemblent mutuellement ou sont des modèles métaphoriques l'un de l'autre.

Irréductibilité de la cohérence à la similitude. Si, par exemple, dans le premier triangle, on identifie le côté *a* et l'angle opposé *A*, ou dans le deuxième triangle, on identifie le côté *a'* et l'angle *A'* (en tant que totalités), on crée une contradiction et on n'a ni l'un ni l'autre !

Application psychologique. E.G. Droste. *Le langage de la conscience*, in : Notre Alma Mater (Louvain) 53 (1999) : 2 (mai), 166/203, dit ce qui suit. Le concept de conscience est un concept ingérable. Droste part d'Emil Dubois-Reymond (1818/1890), physiologiste allemand matérialiste, l'un des fondateurs de la physiologie expérimentale, qui affirmait en 1872 que (1) la conscience est quelque chose d'inconnu et (2) restera quelque chose d'inconnu.

Dubois-Reymond sait aussi bien que n'importe quel être humain doté d'une conscience suffisante (ce qui implique toujours la conscience de la conscience) qu'il y a une conscience et ce qu'elle est. Si ce n'était pas le cas, il ne porterait pas un double jugement à ce sujet ! On ne juge - surtout en tant que scientifique - que ce que l'on sait. Mais la question est ailleurs : Dubois-Reymond s'identifie en tant qu'être humain conscient au physiologiste matérialiste qu'il est, et dit en fait : "Si je parle en tant que physiologiste matérialiste, alors (en termes de physiologie) la conscience est quelque chose d'inconnu et restera (dans ces mêmes termes) quelque chose d'inconnu".

Car inévitablement, en tant que matérialiste, il parle de la conscience dans des modèles métonymiques ou de cohérence, et non dans des modèles métaphoriques ou de ressemblance. Par exemple, la conscience est une lumière qui monte ("J'en ai pris conscience et une lumière est montée jusqu'à moi" ; "La conscience éclaire les choses de la vie"). La "lumière" est un modèle de similitude. En revanche, si une personne en pleine conscience reçoit un coup à la tête, elle perd conscience ! Ce coup est un modèle métonymique (modèle de cohérence) de la conscience. Une personne prend de la drogue, elle entre dans un état de conscience altérée !

La drogue est un modèle métonymique ou de cohérence de la conscience. Ces faits sont connus de l'humanité depuis des siècles et des siècles. Mais ces faits ne prouvent pas que cet accident vasculaire cérébral ou cette drogue est la conscience. En d'autres termes, l'attaque et la drogue ne sont pas des modèles de similitude et ne disent qu'indirectement quelque chose sur ce qu'est la conscience en elle-même.

Les recherches actuelles en biologie et, entre autres, en neurosciences, risquent, lorsqu'on entend leurs promoteurs, de confondre similitude et cohérence. L'écart entre les deux démontre l'erreur fondamentale.

6.11 Névrosé et jugement sain

Aristote intitule son petit ouvrage sur le jugement par le terme "hermeneia" (latin interpretatio). Attardez-vous un instant sur cet aspect de tout jugement. Échantillon bibliographique : A. Ellis / E. Sagarin, *Nymphomania (A study of the hypersexual woman)*, Amsterdam, 1965.

Théorie ABC. Les auteurs sont dotés d'un esprit cognitif, comme le montre l'article 137/139 de l'O.C. (Théorie ABC de la personnalité). En résumé, "Si A (l'objet) et B (l'interprétation de cet objet) sont connus, alors C (le comportement) est intelligible". L'ouvrage parle d'une déviance sexuelle, la nymphomanie. Ce qui se résume brièvement à ceci : "Si une femme couche avec un homme différent chaque soir, elle est 'satisfaite' mais 'malheureuse'". La théorie ABC tente d'expliquer ce phénomène de manière cognitive, c'est-à-dire en prêtant attention aux "sens" qui guident plus ou moins inconsciemment les nymphomanes et en les exposant comme l'un des facteurs décisifs. En d'autres termes, la phase B (axiomes) examine le jugement que ces femmes portent sur elles-mêmes, leurs succès dans la vie, leur comportement nymphomane, etc.

1. L'esprit névrotique. A. Quelqu'un souffre d'une erreur de calcul très douloureuse ("frustration"). B. "Je ne peux pas le supporter. C'est si grave ! Cette phrase était déjà présente quelque part dans l'esprit de jugement avant que le destin douloureux ne se produise. Lorsque la nymphomane s'exprime, l'a-priori est frappant : elle abandonne avant d'avoir sérieusement tenté de se sortir du problème. C. "Je n'arrive pas à me le sortir de la tête et je m'évade dans des comportements nymphomanes pour le rendre plus supportable". L'auteur appelle ce schéma "névrose". Le névrosé pense que "c'est" tellement "mauvais" que c'est insupportable.

2. Le bon sens. A. Une autre femme est confrontée à la même déception. B. "Je peux y faire face. Ce n'est pas si grave maintenant". Cette phrase était déjà présente dans l'esprit de la femme avant qu'elle ne soit déçue. Et elle la surmonte. Un certain apaisement et une

certaine maturité face aux événements de la vie se dégagent de son jugement. C. "Je vais m'en occuper". Son comportement témoigne d'un certain "bon sens" (comme disent les auteurs).

Erreur de pensée. L'erreur de pensée est visible dans le jugement névrotique : selon la théorie ABC, chaque être humain vit avec des "préjugés", le plus souvent inconscients ou semi-conscients, c'est-à-dire des jugements qui sont déjà présents avant le jugement conscient et le comportement qui en découle.

Existentielle mais aussi théorique. De telles erreurs de raisonnement sont facilement commises dans des situations "existentielles", c'est-à-dire des circonstances qui nous concernent très personnellement et qui touchent notre âme. Une grave erreur d'appréciation de quelque chose pour lequel on s'est "totalement" engagé provoque facilement une telle erreur. En effet, on peut lire E. Kübler-Ross, *Leçons pour les vivants (Conversations avec les mourants)*, Biltboven, 1970, 48/140. On peut appliquer le schéma ABC.

A. Soudain, la mort semble imminente. B. La réaction se déroule - souvent - selon une séquence qui fait remonter les "préjugés" à la surface : déni ("Ce n'est sûrement pas possible !"), colère ("Qui / quoi me fait une chose pareille maintenant ?"), choses (marche : "Seigneur O.L., donnez-moi un sursis"), abattement ("Je suis un oiseau pour le chat"), enfin, dans le meilleur des cas, acceptation ("Je meurs maintenant comme tout le monde"). C. Le comportement visible et tangible reflète ces "phrases" (comme le disent Ellis et Sagarin), c'est-à-dire une sorte d'axiome personnel-intime qui aide à déterminer le jugement (sain ou névrotique).

Mais si l'on vérifie un certain nombre de théories dans leur racine psychologique, on rencontre de telles "phrases". "Le genre de philosophie que l'on choisit dépend du genre d'homme que l'on est, car un système philosophique n'est pas un objet ménager mort que l'on peut mettre et enlever, mais quelque chose d'animé par l'âme de l'homme qui y adhère". Ainsi J.G. Fichte (1762/1814, penseur idéaliste allemand). Remplacer "âme" par "sens", et l'on voit que Fichte est un penseur idéaliste. de voir les erreurs possibles de la pensée sur un plan purement théorique. *La Logique de Port-Royal* l'a déjà dit : les raisonnements des gens sont généralement valables, mais leurs axiomes sont souvent des erreurs de pensée.

6.12 Concepts inconscients

Échantillon bibliographique : O.F. Bollnow. *Zum Begriff der hermeneutischen Logik*, in : O. Pöggeler, *Hermeneutische Philosophie* (Texte), Munich, 1972, 111f. L'herméneutique philosophique de la vie (science de l'interprétation) s'intéresse aux raisons qui rendent notre pensée et nos actions intelligibles au-delà de notre conscience. Axiome : "L'homme est coincé

dans sa 'pré-compréhension' ou 'compréhension inconsciente', sur laquelle il peut cependant 'se rattraper'. C'est ce qu'a développé, entre autres, H. Lipps (1889/1941) dans son ouvrage *Die menschliche Natur* (posthume, 1942) : "L'homme se surprend à travailler selon ses idées préconçues. Il se surprend à travailler selon ses idées préconçues. Il se surprend à travailler selon ses idées préconçues et il ne cesse d'échouer parce qu'il s'aperçoit qu'il s'agit d'une idée préconçue. Il est immédiatement pris au piège". Bollnow explique.

Une langue qui va droit au but. - Betreffen" en allemand (qui ne signifie pas nécessairement "attraper") signifie d'abord "trouver" et ensuite "attraper". En général, cela se limite à "attraper quelqu'un dans un acte (généralement douteux)". Impersonnel : "Es betrifft mich" dans le sens de "Cela me dépasse", "Cela me surprend et de manière désagréable". Personnelle : Je rencontre, resp. j'attrape quelqu'un en train de faire quelque chose (qu'il préfère généralement ne pas être pris en train de faire). Il existe même un langage criminologique : "Le délinquant a été surpris en train de commettre un acte interdit".

Le langage herméneutique. Cet arrière-plan linguistique demeure chez Lipps lorsqu'il décrit la nature de l'homme : l'homme se saisit d'un comportement ou même d'une idée et - c'est là l'orientation herméneutique - se saisit immédiatement de sa nature. Il s'avère toujours qu'il se surprend à faire quelque chose qu'il n'attendait pas de lui-même, - dans lequel il est surpris par lui-même, - dont il peut avoir honte. En cela, Lipps compare l'homme concernant la connaissance de soi au criminel qui est surpris dans un acte qu'il préférerait garder secret. Quelque chose qui entre en conflit avec l'image que l'on a de soi.

Le pré-compris. Il s'agit d'un élément central de la logique de Lipps. Notre pensée (et notre action) est prédéterminée par des notions que nous nous surprenons à vivre, souvent avec honte, des pré-concepts qui semblent logiques en eux-mêmes mais qui, une fois explorés, révèlent également une portée éthique. L'analyse de Lipps sur la honte et l'embarras dans la nature humaine développe ce point. Plus encore, il s'intéresse à la cohérence générale de la logique et de l'éthique (théorie morale).

Note : Cette idée de base correspond à la théorie ABC d'Ellis et Sagarin: elle concerne - et attrape - le "B", c'est-à-dire les idées préconçues qui, lors du traitement de "A" (le perçu ou le désagréable), déterminent en partie "C", le comportement visible et tangible. On pourrait dire : "Si A (le perçu) et B (les préconceptions) sont connus, alors C (le comportement) est intelligible".

6.13 *Le fait et sa preuve*

Exemple bibliographique : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972, 76f. (*Argument de l'ignorance*). "Argumentum ad ignorantiam" signifie "raisonnement fondé sur une preuve insuffisante pour être acceptée par tous".

Jusqu'à présent, personne n'a fourni de preuves universellement acceptées de l'existence de fantômes, d'anges, de Dieu, de la télépathie, de la télékinésie, etc. de la télépathie, de la télékinésie, etc. Ce à quoi Copi: 1. pro. "Ceux qui le nient ne prouvent pas la non-existence. Ils existent donc". b. Contra. Ceux qui nient cela déclarent : "S'ils existaient, cela impliquerait des preuves qui ne sont pas là ; donc ils n'existent pas". Les deux raisonnements ne tiennent pas la route sur le plan logique. Il est étonnant de voir combien de personnes, parmi les esprits les plus éclairés, tombent dans un "sophisme sur la question" : de nombreux scientifiques nient les phénomènes religieux ou paranormaux "simplement au motif que leur vérité n'a pas été établie" (simplement parce que leur vérité n'a pas été prouvée). Ainsi, littéralement, Copi.

Certains phénomènes. Un sous-ensemble des données ainsi contestées présente en soi des preuves universellement claires, mais ne suscite pas une acceptation universelle en tant que tel. L'une des raisons est qu'il existe deux types de langage concernant des termes tels que "rationnel" et "scientifique". Le groupe pour dit : "Tout ce qui est universellement évident en soi est rationnel et scientifique". Le groupe contre : "Tout ce qui est accepté comme universellement évident au sein de la communauté de recherche établie est rationnel et scientifique".

judiciaire. "Nemo malus nisi probetur" (Nul n'est coupable s'il n'est pas prouvé). De l'insuffisance des preuves découle légalement l'indécidabilité. Le tribunal acquitte "faute de preuves".

Les physicalismes. Le physicalisme, en tant que concept conscient et inconscient, n'accepte que les preuves physiques. Ce qui se traduit par la méthode physicaliste. Conséquence : dans la mesure où les données paranormales et sacrées sont évidentes mais non physiquement évidentes, elles sont négligées, voire déjà niées.

Logistique.

Commençons par une idée fautive, propre aux logiciens et aux chercheurs en sciences cognitives : "Dans la syllogistique (traditionnelle) ou la doctrine concernant le raisonnement, un raisonnement tel que "Un éléphant est plus grand qu'un cygne. Un cygne est plus grand qu'une souris. Donc un éléphant est plus grand qu'une souris" n'est pas valide. C'est ce qu'écrit - si j'ose dire - le Dr H.R. Van Ditmarsch, spécialiste des "sciences cognitives techniques",

Université de Groningue, dans un article intitulé "*Mathematics in Wonderland*" (Les mathématiques au pays des merveilles) dans : *Nature and Technology* 66 (1998) : 1 (Jan.), 70.

G. Jacoby, dans son ouvrage intitulé *Die Ansproche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 53, il affirme : "Si A est plus grand que B qui est plus grand que C, alors A est plus grand que C". Or, éléphant / cygne / souris est une interprétation valable de cette première préposition. Donc "A plus grand que C s'applique". Pour un enfant, un homme du peuple, ce raisonnement, propre à la logique naturelle, est "évidemment" valable. Et pourtant : les logisticiens projettent "leurs" idiosyncrasies linguistiques dans le langage naturel - logique et l'utilisent à mauvais escient parce qu'en logistique, il existe une logistique distincte des classes ("S est P") et des relations ("S est plus grand que P").

Ce qui peut être dit en classes, ne l'est pas en relations. Il n'en va pas de même en logique naturelle : "Si l'on pense que A inclut B et qu'il s'avère que A est "plus grand que" B, alors "plus grand que" est une propriété de A dans la mesure où il inclut B". De même pour la relation "B versus C". En d'autres termes, un terme de la logique naturelle peut inclure une multiplicité de mots, de sorte que "S est P" peut également exprimer des relations. Ce qui est naturellement - logiquement évident n'est donc pas logistiquement évident. Conclusion : l'axiomatique joue un rôle en ce qui concerne l'évidence. Les axiomes physicalistes et logistiques décident en partie de ce que l'on appelle "l'évidence".

6.14 Méthode sceptique

Le scepticisme est ce courant de la philosophie qui n'accepte que ce qui est immédiatement donné et ne peut être mis en doute. Pour le sceptique, tout ce qui dépasse les données évidentes, les phénomènes, est discutable et ambigu. Par conséquent, en termes de connaissances ontologiques, le scepticisme ne parvient jamais à une quelconque certitude. Le philosophe grec Pyrrhon d'Elis (+/-360/-270, Elis est une ville de la mer Ionienne)) aurait été l'un des premiers adeptes de ce courant philosophique.

Pyrrhon pensait que les choses sont indiscernables, inconnaisables et indécidables, et que nous ne pouvons donc pas parvenir à un jugement véritable. Il parlait d'une suspension du jugement, d'une "époque". Il soutenait que pour une opinion, l'opinion contraire pouvait être défendue avec le même droit. Il n'aspirait pas vraiment à la connaissance, estimant que l'homme ne peut parvenir à un véritable savoir, et s'en tenait à une attitude résignée, une "ataraxie" ou imperturbabilité.

Il n'a rien écrit lui-même ; ses idées ont été préservées principalement par les écrits de Sextus Empiricus (+/-150 après J.-C.). Sextus décrivait le scepticisme comme cette vision de la réalité qui permet à des points de vue opposés de coexister au nom de leur équivalence, de sorte que l'on ne peut jamais parvenir à un jugement définitif. Ce qui conduit à sa suspension et à une attitude résignée face à la vie.

E. Naya, *Le vocabulaire des sceptiques*, Paris, 2002, explique, par ordre alphabétique, un certain nombre de concepts liés au scepticisme. Cela montre à quel point le scepticisme des Grecs de l'Antiquité était complexe. Naya écrit que l'on peut être pratiquement sûr qu'un vocabulaire de sceptiques, Pyrrhon serait tout à fait indifférent. Compte tenu de l'imperturbabilité de Pyrrhon, cela n'a rien de surprenant. De même, Sextus exposerait probablement toute affirmation à un argument contradictoire. Tout cela ne pouvait donc que conduire à suspendre tout jugement sur l'existence même d'un tel vocabulaire sceptique. (O.c., 3).

La primauté du "phénomène" (le donné direct). V. Brochard , *Les sceptiques grecs*, Paris, 1887-1, 1923-2, 2, définit le "scepticisme" comme cette attitude mentale qui s'en tient strictement à ce qui est immédiatement évident (ce qu'on appelle "fainomenon", "phénomène"), c'est-à-dire qu'on s'en tient au donné dans la mesure où il est immédiatement évident. Avec pour conséquence de mettre entre parenthèses ("epochè", suspension du jugement) tout ce qui dépasse le donné phénoménal. Cette attitude mentale conduit à un examen fondamental de toutes les attitudes non sceptiques (appelées "dogmatiques" par les anciens sceptiques) et à un agnosticisme qui déclare : "Ce qui dépasse le phénoménal, nous ne le savons pas et nous ne le saurons (peut-être) jamais".

E. W. Beth, *La philosophie des mathématiques de Parménide à Bolzano*, Anvers/Nimègue, 1944, décrit - de son point de vue mathématico-historique - ce qui suit.

Dogmatisme. Cette attitude mentale s'assure d'abord de l'existence d'axiomes qui résistent à une critique raisonnable et d'une méthode de recherche efficace. Elle enseigne ensuite "quelque chose de positif" et ne se limite donc pas à la critique des axiomes, de la méthode et des facultés mentales, car cette critique n'a de sens que dans la mesure où elle prépare la construction - "quelque chose de positif" - de vérités.

Le scepticisme. Le scepticisme a traditionnellement été l'ennemi de la philosophie dogmatique, entendue dans ce sens. Qu'il dirige sa polémique non seulement contre cette philosophie dogmatique mais aussi contre les mathématiques, voire la science positive en général, est compréhensible".

La méthode sceptique-critique Beth: " La méthode de combat qu'elle emploie contre ses deux adversaires - la philosophie et toute science positive - est la même : les points de vue contradictoires défendus - sur certaines questions - par différents praticiens de la philosophie et de la science positive, elle les joue l'un contre l'autre ". En d'autres termes, l'ambiguïté qui impose à certaines données des mathématiques, des sciences positives et de la philosophie une pluralité d'opinions (hypothèses, théories), parfois contradictoires, est "jouée". Non pas pour conduire, comme chez les dogmatiques, à la poursuite de l'investigation et à la "construction" de "quelque chose de positif", mais pour acquiescer à l'"epochè", à la suspension du jugement ("Nous (pouvons) ne pas savoir"). Le scepticisme, donc, dans l'interprétation de Bethune "éristique", une "contestation" ou mieux une "redétention" dont il apprécie "la méthode des contre-modèles", c'est-à-dire : des réfutations avec des logiciens. Si, face à une affirmation dogmatique : "Tous les oiseaux font leur nid au printemps" par exemple, il peut montrer des cas d'oiseaux qui ne font pas - contre-modèle - leur nid au printemps, le sceptique joue cela contre l'affirmation - modèle - du dogmatique ! Ce que Beth admet, o.c., 85, que ceci "ne devrait être que l'introduction à une investigation plus profonde".

Nous nous attardons sur ce problème parce qu'il concerne directement la base phénoménologique de la logique qui, à son tour, part aussi du phénomène mais pas pour s'y attarder ! Le couple "GG / GV" comme OPL présuppose le phénomène du scepticisme mais le dépasse par la démarche logique qui voit dans le GG une "raison", exprimée dans des syntagmes prépositionnels, qui rend possible une "inférence", exprimée dans un syntagme postpositionnel. Ce qui n'exclut pas les ambiguïtés : cependant, celles-ci ne sont pas exploitées pour "se résigner" au scepticisme.

6.15. Ce chapitre résume :

Les erreurs de pensée peuvent être conscientes (sophisme) mais aussi inconscientes (paralogisme). Le fait que l'on puisse se tromper soi-même et l'utilisation d'un détecteur de mensonges montrent clairement qu'il n'est pas facile de confirmer ce qui est. De plus, l'utilisation du détecteur de mensonges montre que la conscience peut être à l'origine d'effets physiologiques et n'est donc pas un phénomène annexe du fonctionnement du cerveau. Une conscience errante pense bien mais ne sait pas mieux, tandis que la mauvaise conscience ne pense pas bien. L'action logique est donc minimalement et essentiellement une question de conscience.

Des erreurs de raisonnement sont commises, par exemple, en raisonnant non pas sur les GG et GV réels, mais sur ce qui leur est similaire ou apparenté.

La petitio principii et le circulus vitiosus sont tous deux des raisonnements circulaires. Un raisonnement circulaire place ce qui doit être prouvé déjà GG en premier. Un circulus

vitiosus consiste en une double petitio principii. On veut "prouver" deux jugements en faisant passer l'un pour prouvé avant l'autre. Vouloir prouver l'évidence de l'axiome de base de la logique "ce qui est (ainsi) est (ainsi)" relèverait également du raisonnement circulaire.

Dans sa recherche des certitudes de la vie, d'une raison finale, l'homme peut adopter une attitude critique ou dogmatique. L'homme critique rejette toute attitude dogmatique et toute métaphysique en raison des limites de la connaissance humaine. L'homme dogmatique veut des certitudes dans la vie et recherche la "vérité" sous la forme d'un précepte absolu comme fondement solide. La raison finale est soit dérivée de manière raisonnée à partir d'une confiance infinie dans les présupposés ou d'un présupposé qui reste à prouver, soit elle repose intuitivement sur la contemplation et l'expérience. En l'absence d'une raison finale, on vit avec des raisons provisoires. Il semble que le raisonnement, s'il est envisagé, sape la vie dans sa recherche des raisons de cette vie.

Les paradoxes contredisent des faits indéniables. Zénon d'Élée est célèbre pour ses paradoxes. Ceux-ci peuvent être résumés comme suit : "Toi, qui es d'un avis contraire, tu ne prouves pas tes prémisses, pas plus que je ne les prouve de manière décisive. Nos deux prémisses sont donc indécidables pour le moment".

Un argument qui exploite la faiblesse de l'adversaire est appelé "argumentum ad hominem". On peut essayer de réfuter une affirmation faite par quelqu'un pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'affirmation, parce que la personne agit en contradiction avec sa propre affirmation, ou parce que l'affirmation implique une soi-disant rationalisation : quelqu'un se fait des illusions sans donner les vraies raisons. La psychologie parle de "transfert", basé sur une similitude ou une cohérence perçue ou réelle. La mise en évidence de cette similitude ou de cette cohérence permet d'éviter les erreurs de pensée et de révéler la vérité. Les erreurs de raisonnement peuvent être évitées, entre autres, en comprenant correctement les termes de connexion : conjonction, disjonction, exclusion ou contravalence. Les erreurs de raisonnement surviennent, par exemple, lorsque les symptômes d'un seul et même système ne sont pas compris dans leur contexte ou lorsque la similitude est confondue avec la cohérence. Par exemple, la conscience peut être liée au fonctionnement du cerveau, sans pour autant y ressembler. La théorie abc nous montre que les jugements d'une personne peuvent être obscurcis par ses propres présupposés, qui colorent consciemment ou inconsciemment son raisonnement. Un certain nombre de raisonnements échouent dans leur acceptation universelle : on parle d'"argumentum ad ignorantiam". La méthode sceptique s'abstient de tout ce qui dépasse le phénoménal et fait jouer les opinions contradictoires les unes contre les autres, ceci afin de se résigner à la suspension du jugement. La logique, comme les sceptiques, s'occupe aussi des phénomènes, mais les transcende.